

# Le VÉTÉran

Société de conservation du patrimoine vétérinaire  
québécois

Volume 19 Hiver 2005

Dans son édition quotidienne du samedi 20 août 1921, **La Presse**, à sa page frontispice, présente un document important sur L'École de Médecine Vétérinaire de Montréal. Selon le responsable de l'article, l'intérêt de cette présentation est double : d'abord parce l'École Vétérinaire de Montréal est affiliée à l'Université de Montréal dont l'enseignement rayonne dans tous les domaines et parce que l'art vétérinaire est devenu (1921) une véritable science, complément de la science agricole et qu'il doit intéresser au premier degré tous ceux qui s'occupent de l'avenir économique du pays. La Presse désire faire connaître au public les détails d'une organisation qui offre d'aussi précieux avantages que l'École de Médecine Vétérinaire de Montréal.



On présente sur la photo :

Au centre :

**Le Recteur de l'Université de Montréal,  
Mgr Georges Gauthier**

**Dr Damase Généreux M.V.** président et professeur  
de Pathologie interne et d'Extérieur du Cheval

**Dr François-J. Daubigny M.V.** Chevalier du mérite  
agricole (France) Directeur, professeur d'Anatomie,  
de chirurgie et de Pathologie externe.

**L'abbé Charles Beaudin, chapelain**

**Dr Albert Dauth, M.V.** secrétaire et professeur de  
Pathologie générale, de Maladies contagieuses, de  
Bactériologie, d'Histologie, et d'Inspection des  
viandes.

**Dr L.P-H. Lorrain M.V.** professeur de Pathologie  
spéciale, d'Obstétrique et de Maréchalierie.

À gauche, de haut en bas :

**L'Hon. Dr F.S. Tolmie** ministre de l'Agriculture du  
gouvernement fédéral.

**Dr E.P Benoit M.D.** professeur de Matière médicale  
et de Pharmacotechnie

**Dr Omer Larocher M.V.** professeur de Dissection

**Dr L.J. Demers M.D. et M.V. Professeur de**  
Pathologie et d'Anatomie pathologique.

À droite : de haut en bas

**L'Hon. J.E. Caron, ministre** de l'Agriculture de la  
province de Québec.

**Dr W.-J. Derome, M.D.** Chimie et physiologie

**Dr J.-C. Reid M.V.** Chimie alimentaire et du lait

**Dr J.-H. Villeneuve M.V.** professeur de Zootechnie,  
d'Hygiène et de Pathologie canine.

Vue extérieure de l'École de Médecine vétérinaire de Montréal, 381 rue De Montigny Est – Un des laboratoire privés – une salle de cours – Le bureau du directeur - (en haut à droite) Laboratoire d'histologie et de bactériologie – Laboratoire de chimie élémentaire – Le grand couloir.

## Mot du président

Plusieurs années se sont écoulées depuis que le Gouvernement du Québec accordait à la Société de Conservation du Patrimoine vétérinaire ses lettres patentes en mai 1987. On se souviendra également de la parution du 1er VÉTéran en septembre 1989. Il me fait plaisir de souligner l'excellent travail des collègues qui ont donné et donnent encore de leur temps à notre Société.

Je tiens à relever le défi de la présidence et je remercie tous les membres, particulièrement ceux de l'exécutif, pour leur confiance. La société occupera ses nouveaux locaux à la Faculté de Médecine vétérinaire au début de 2005. Je profite de l'occasion pour remercier le doyen de sa collaboration.

On peut soutenir la Société de plusieurs façons, soit en devenant membre participant, soit en assistant au Brunch annuel, soit par l'envoi d'articles pour le VÉTéran, de livres ou d'anciens instruments. Nous sommes ouverts aux suggestions.

Pierre Brisson M.V.

## Nouvelle fonction

C'est avec plaisir que j'ai acquiescé à la demande de l'Exécutif de la Société en me rendant responsable du journal. Vu que mon occupation de praticien ne me donnait pas une fenêtre très grande sur l'ensemble de la profession, j'ai dû demander la collaboration du docteur J.-B. Phaneuf. Il serait regrettable de se priver de ses talents d'écrivain et de sa mémoire prodigieuse. Plusieurs articles à venir seront dus à ses recherches et à sa plume.

Quant à moi, étant donné que je suis nouveau, je me dois d'innover. C'est pour cette raison que je vais vous demander votre collaboration qui se traduira, je l'espère, par des articles que vous nous communiquerez. Ces écrits pourront se résumer à nous relater des expériences et des anecdotes spéciales et même pittoresques que vous avez vécues durant l'exercice de votre profession quel que soit votre domaine d'exercice.

Si par bonheur vous nous inondez de vos écrits, le comité se chargera de choisir le plus judicieusement possible les plus pertinents et intéressants.

Maurice Desrochers

### LE CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ DE CONSERVATION DU PATRIMOINE VÉTÉRINAIRE QUÉBÉCOIS 2004-2005

Président : Dr Pierre Brisson  
Vice-président : Dr Clément Trudeau  
Sec.-trésorier : Dr Armand Tremblay  
Conseillère : Mme Georgette Gélinas  
Conseiller : Olivier Garon  
Conseiller : Jean-Luc Laberge  
Conseiller : Maurice Desrochers

Le VÉTéran est le bulletin de la Société de Conservation du Patrimoine vétérinaire québécois, publié une à deux fois l'an à l'intention de ses membres :

3200, rue Sicotte, C.P. 5000  
Saint-Hyacinthe, Qc. J2S 7C6

Production :  
Drs Maurice Desrochers, J.-B. Phaneuf,  
Claude Deslandes et Daniel Barette

Mise en page : Dr Armand Tremblay

**N'oubliez pas le :**

**BRUNCH ANNUEL DE VOTRE SOCIÉTÉ  
LE DIMANCHE 1er MAI 2005, à 10 heures 30  
À L'HOTEL GOUVERNEUR  
1200, RUE JOHNSON  
SAINT-HYACINTHE**

## Le brunch-causerie annuel 2004

Le brunch-causerie annuel de la Société de Conservation du Patrimoine vétérinaire québécois a été tenu le dimanche 2 mai 2004, au salon Honoré Mercier de l'hôtel Gouverneur, 1200 Johnson, St-Hyacinthe sous la présidence du Dr Clément Trudeau. Soixante-dix-sept membres et les amis de la Société de Conservation du Patrimoine vétérinaire québécois ont répondu à l'invitation.

## Conférencier au brunch annuel de la SCPVQ, le 2 mai 2004

Le Dr Olivier Garon présente le conférencier, le Dr Claude Deslandes. Après nous avoir fait part des étapes de la carrière du Dr Deslandes et de ses activités dans plusieurs associations de généalogie, le Dr Olivier Garon l'invite à présenter sa conférence dont le titre est : L'arrivée des premiers animaux domestiques en Nouvelle France.

Le texte intégral de la conférence est présenté plus loin dans ce numéro 19 du VÉTÉran



Dr Claude Deslandes , conférencier au brunch annuel de la SCPVQ, le 2 mai 2004

## Le prix Victor 2003 au Dr Raymond Roy

Le dimanche 2 mai 2004, le Dr Clément Trudeau, président de la Société de Conservation du Patrimoine vétérinaire québécois (SCVPQ) remettait le Prix Victor 2003 au docteur Raymond S. Roy, doyen de la Faculté de médecine vétérinaire de l'Université de Montréal (FMV).

Le prix Victor, du nom du fondateur de l'École vétérinaire française de Montréal, Victor-Théodule Daubigny, vise à souligner l'apport exceptionnel d'un vétérinaire qui, par son action, a contribué au rehaussement du prestige de la médecine vétérinaire québécoise au cours de l'année. L'événement se déroulait à l'Hôtel des Seigneurs à Saint-Hyacinthe dans le cadre du 15e brunch annuel de la Société

Dr André Dallaire a dressé les grandes étapes de la carrière du Docteur Roy

Le Dr Raymond Roy est devenu au cours des dernières années le plus ardent promoteur de la Faculté de médecine vétérinaire auprès des gouvernements et de l'industrie. Il a su rallier ses partenaires autour du projet d'agrandissement et de rénovation sur le campus universitaire, rue des Vétérinaires à Saint-Hyacinthe. La première phase de cet ambitieux projet est déjà réalisée.

Il a été le doyen de la Faculté de 1981 à 1989, puis à nouveau de 1997 à aujourd'hui. Il est également président de l'Association des établissements d'enseignement vétérinaire totalement ou partiellement de langue française (AEEVTPLF), un réseau institutionnel membre de l'AUF. Le docteur Roy a su conserver l'estime et l'appréciation de tous ceux et celles qui oeuvrent dans cette institution.



Dr Clément Trudeau remet le prix Victor 2003 au Dr Raymond Roy, doyen de la Faculté de médecine vétérinaire, ce 2 mai 2004



Le Dr Roy se dit très honoré de l'honneur que lui fait la SCPVQ en lui remettant le prix Victor 2003.

Les 78 membres actifs pour l'année 2004-2005	Mot du Secrétaire-trésorier Armand Tremblay
<p>Amireault, Benoit Arbour, Jacques Beauregard, Michel Bélanger, Joseph Bernard, Louis Blais, Jean-Marie Bohuon, André Bouchard, Emile Boucher, Jean-Marcel Bourassa, Judith Bourdois, Pierre Bibliothèque nationale du Québec Boulay, Gaston Brault, Anicet Brunet, Roland Brisson, Pierre Carmel, Éric-Normand Carrière, Suzanne Cousineau, Sylvette Cusson, Paul Dallaire, André Demers, Jacques Deslandes, Claude Desrochers, Maurice Desrosiers, Paul Drouin, Roger Duke, Tom Dumas, Benoît Flipo, Jean Forest, Éric Forgues, Jean-Louis Fortin, Michel Fouarge, Emile Gagnon, André Gagnon, Germain Gagnon, Christiane Gagnon, H.-P. Garon, Olivier Gauthier, Paul-Émile</p> <p>Gauvin, Jean Gélinas, Georgette Gourgues, Jacques Grégoire, Pierre Hébert, Jean-Guy Laberge, Jean-Luc Labonté, Bertrand Lafrenière, Guy Lavallée, Guy Larivée, Jean-Marie Larivière, Serge Latour, Sylvie Legris, André Marchessault, André Marois, Paul Massé, François Maufette, Jean Mital, Bernard Morin, Ernest Morin, Gilles Morin, Jean-Paul Morin, Michel Pagé, Marc-Hubert Phaneuf, Jean-Baptiste Piérad, Jean Rajotte, Jean-Guy Robichaud, Roger Rouleau, Yvan Roy, Gaston Roy, Raymond Roy, Raynald Sainte-Marie, Jean-Paul Saucier, André Senay, Gérard Simard, Benjamin Sirois Jean Théorêt, Jean-Robert Tremblay, Armand Trudeau, Clément Vaillancourt, Marc</p>	<p>Les membres de la Société ont les actifs suivants au 31 janvier 2005 : au compte courant, la somme de 4 335,73\$ et un dépôt à terme de 5 000,00\$.</p> <p>Les activités importantes pour l'année 2005 :</p> <p>Publier les volumes #19 (hiver 2005) et #20 (automne 2005) du bulletin Le VÉTÉran.</p> <p>Organiser d'un brunch-causerie pour les membres de la SCPVQ et de leurs amis, le 1 mai 2005 et remise du prix Victor 2004.</p> <p>Réaliser le transfert des archives et des objets patrimoniaux dans un nouveau local.</p> <p>Poursuivre l'inventaire des dons de nos anciens ou de la succession : Fonds Jean-Marie Barrette et Fonds Rémi Gauthier. Réaliser l'inventaire et l'analyse des dons (objets, livres, revues, documents, lettres, etc.), en faire l'évaluation de la valeur patrimoniale vétérinaire des ces dons, créer un fichier archive et mettre en réserve.</p> <p>Poursuite de la création d'un fichier informatisé des mosaïques des diplômés d'avant 1970. Ce document sera inclus sur le site web de la FMV de l'Université de Montréal dans la section « Nos anciens ».</p> <p>Poursuite de l'inventaire des vieux livres remis à la bibliothèque de la Faculté.</p> <p>Réviser l'inventaire actuel de la SCPVQ à l'occasion du réaménagement des locaux.</p>

**BRUNCH ANNUEL DE VOTRE SOCIÉTÉ  
DIMANCHE, LE 1 MAI 2005**

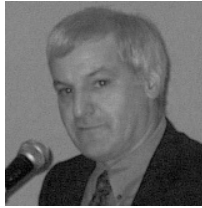
**Le conférencier invité sera le Dr André Vallières  
La gestion des maladies animales exotiques : un défi à relever!**

Grippe aviaire, fièvre aphteuse, maladie de la vache folle; ces mots résonnent sans cesse à nos oreilles, portés par des médias omniprésents. Les crises en santé animale se succèdent à un rythme fou. La profession vétérinaire est, encore et toujours au centre de l'action. Le public et le secteur agro-alimentaire nous interpellent. À partir d'exemples de crises zoo-sanitaires récentes au Canada et ailleurs dans le monde, le Dr Vallières nous propose d'examiner les principaux obstacles à surmonter lors de nos activités de contrôle des épidémies animales

**Remise du prix Victor 2004  
Assemblée générale annuelle**

## L'ARRIVÉE DES PREMIERS ANIMAUX DOMESTIQUES EN NOUVELLE-FRANCE

Par Dr Claude Deslandes  
Bureau vétérinaire, Victoriaville, Qc



Les explorateurs français ont visité puis exploré l'estuaire du St-Laurent et ont, selon les plans qu'ils s'étaient tracés, amené avec eux des animaux domestiques. Quand Cartier accomplit son troisième voyage, celui de 1541, il transporte à bord à la fois du bétail et des baignards. Parce qu'il croit avoir trouvé de l'or et des diamants, il met fin abruptement à sa tentative de colonisation et retourne en France, persuadé qu'il est d'avoir découvert de grandes richesses pour le roi de France. Ses trouvailles n'étant que quartz et pyrite de fer, Cartier donnait ainsi naissance à l'expression « faux comme diamant du Canada ». Les bêtes demeurées à Cap-Rouge seront récupérées par Roberval. Quand ce dernier quittera à son tour le Canada à l'été suivant, il embarque celles qui restent et retourne en France. Soixante-sept années passeront avant que les Français ne consacrent à nouveau des énergies à explorer cette terre inhospitalière

En 1608, Champlain, à la tête d'une compagnie dont la seule préoccupation est d'amasser des peaux de castor, est le premier à exploiter une ferme en sol canadien. Pour s'assurer du monopole de la traite des fourrures, les compagnies doivent en retour installer des familles sur des terres, les entretenir et pourvoir à leurs besoins. Les compagnies n'y trouvent aucun avantage et, comme résultat, manquent à leur parole. Louis Hébert, le premier des premiers en sait quelque chose. Rien de ce qu'on lui avait promis ne ressemble à ce qu'on lui offre à son arrivée. Mais Hébert est un homme déterminé. Pendant toute sa vie, il labourera en poussant une charrue rudimentaire. Il faudra attendre en 1629, avant que son gendre Guillaume Couillard ne puisse retourner la terre avec l'aide d'un bœuf. L'essai est plus ou moins concluant et cela pour plusieurs raisons. Les terres rectilignes que l'on concède donnent sur le fleuve. Au printemps le niveau du cours d'eau est élevé et la partie de la concession qui est située près du majestueux St-Laurent en subit les désagréments. Quand les eaux se retirent, elles laissent un sol, vaseux, glaiseux, boueux dans lequel les pattes courtes du bœuf sont peu performantes. Couillard doit certainement espérer des jours meilleurs, jours qui n'arriveront que lorsque le cheval remplacera le bovin pour de bon. D'ici là, réussir à « désarter » prêt à la semence un simple arpent carré annuellement tient du miracle.

Champlain après quelques années passées à faire transporter les grandes herbes marines situées près du Cap-Tourmente et dont raffole le bétail, se décide finalement à bâtir une ferme à cet endroit. On y retrouve des bovins, des porcs, des moutons et des oiseaux de basse-cour.

Ces animaux sont le garde-manger des employés de la compagnie. Les quelques familles de paysans installées à Québec doivent trimer dur afin d'entrer en possession de quelques têtes. Avec le temps, ils établissent une façon de s'approprier des animaux domestiques à peu de frais. Il s'agit simplement de signer un genre de bail à loyer sur une certaine quantité d'individus. Par exemple, un marchand de Québec laisse paître chez un habitant une douzaine de vaches et un taureau, qu'il a achetés dans la mère patrie. Pendant l'année, l'habitant recueillera le lait, en fera du beurre et partagera avec le marchand. À la naissance des veaux, ceux-ci seront divisés en deux groupes et répartis entre les signataires de l'entente. Après trois ans, le paysan se retrouve donc propriétaire d'adultes, de taures et de veaux. Il est prêt à utiliser son bœuf, possède des vaches laitières et peut compter sur un approvisionnement intéressant en viande. Le marchand quant à lui, sans s'occuper ni dépenser d'argent a vu son troupeau prendre de l'importance. Durant ces trois années, le paysan préfère chasser et se nourrir de venaison afin de ne pas affecter l'importance de son cheptel. Le marchand ou le noble se tourne ensuite vers un nouvel arrivant et recommence le même stratagème avec ce nouveau partenaire. Parfois, il faut tout recommencer. Cela se produit lorsque une bande d'Iroquois se charge de tuer les bêtes.

Dans les écrits historiques, la première mention d'une race de bovins réfère à des individus Jersey. Il faut garder en tête la petite taille et la couleur de la robe de celle-ci. N'oubliez pas que nous devons en arriver à former la race Canadienne. D'autres races viendront fournir leur bagage héréditaire. La situation des ports d'où partent les navires à destination de la Nouvelle-France favorise la Normandie et la Bretagne. De la Normandie, nous recevrons beaucoup de sujets. La vache à lunettes, qui en est originaire et dont la robe va du blond au rouge foncé, fera très souvent partie des envois français. La vache Bretonne, de son côté, de par la couleur noire de sa robe, verra à foncer l'apparence des animaux qui proviendront de ces divers croisements. La connaissance des inventaires après décès des paysans de la colonie fait mention en grande majorité de sujets de poil rouge ou brun. L'influence de la vache Normande est indiscutable



Francis Back, La Petite-Ferme de cap Tourmente, aquarelle.

On utilise tous les sous-produits du bovin. Avec la peau on fera des souliers et des couvertures. Son gras sera

très utilisé pour faire des chandelles, seul moyen d'éclairage de l'époque et dont l'utilisation est grande lors de la veille des mourants. Les Français préfèrent le lard à la viande de bœuf et le mouton vient loin derrière.

## LES PORCS

Traverser l'Atlantique n'était pas de tout repos. Sur ces navires, dont les dimensions atteignaient environ 100 pieds par 30, l'entassement était incroyable. La Ste-Barbe, nom donné à la portion mitoyenne du bateau et dont le plafond se dressait à un peu plus de trois pieds au-dessus de votre tête, était un endroit humide et infect. Recroquevillés et entassés comme des sardines, les trop nombreux voyageurs seront malades les uns après les autres. Des conditions intestinales foudroyantes se déclareront et tueront plusieurs d'entre eux. Ceux qui restent évoluent au milieu d'un amas de vomissements et de déjections diarrhéiques. La seule façon de nettoyer le plancher est de faire appel aux porcs qui sont dans la cale. On les amène au milieu des malades. Les nettoyeurs improvisés ingurgiteront ainsi les substances qui couvrent le sol.

Les Français sont friands de viande de porc et, pour eux, la façon de les alimenter est primordiale. Les Anglais de la Nouvelle-Angleterre sont reconnus pour manger du porc dont la viande est beaucoup moins succulente. Le porc français est engraisé à l'orge; celui des gens du Sud se nourrit de racines dans les bois. Lors de son mariage, il y a peu de jeune mariée en Nouvelle-France qui n'a pas reçu de son père un nourritureau, nom donné à un jeune porc prêt à être mangé, parmi les éléments de sa dot.

Les gens qui habitent à l'intérieur du fort de Ville-Marie sont désavantagés si on les compare à ceux qui vivent sur de belles grandes concessions adossées à un cours d'eau majeur. Du moins, sur certains points. En effet ils doivent surveiller leurs porcs, qui malheureusement sont portés à errer de parcelle en parcelle, en prenant soin de dévaster les jardins potagers qu'ils rencontrent. Les propriétaires lésés sont offusqués d'un tel comportement, mais ont peine à concevoir que leurs propres animaux sont coupables des mêmes agissements. Mis au courant de la situation, l'intendant statue que dorénavant, tout porc qui se trouvera sur un terrain étranger pourra être abattu et conservé. En peu de temps, on assiste à une chasse au cochon qui aura un effet très néfaste sur les relations entre voisins. La solution réside en la construction de mur de pieux qui délimitent ainsi les parcelles ou encore dans la décision de garder les porcs à l'intérieur de la maison familiale. Cette alternative sera choisie par plusieurs.

Vers le huit décembre, fête de l'Immaculée-Conception et journée qui annonce l'arrivée définitive de la saison froide, les paysans s'occupent à faire boucherie. L'événement a lieu entre amis et se déroule sous le signe de la bonne entente. Pendant que les carcasses sont éviscérées, coupées en quartiers, puis salées, les femmes s'affairent à transformer en saucisses, en boudin et en tête fromagée les sous-produits de l'animal. La graisse de porc sert à faire la cuisson. On l'a dit, un porc est bon de la tête au bout de la queue. On ne perd rien. Une certaine proportion de la viande est gardée dans des réservoirs de bois, qui sont couverts de neige, mais attention aux redoux, et aux voleurs!

## LES CHEVAUX

Y avait-il des chevaux sur le continent américain à l'arrivée de Jacques Cartier? La réponse est non, mais il y en avait déjà eu. 20 millions d'années avant notre ère. L'ancêtre du cheval, Eohippus, est un petit animal qui vit dans les forêts. Suite à des variations climatiques, de nombreux espaces boisés disparaissent et font place à de grandes prairies. Eohippus en tire profit et, par sa nouvelle alimentation à base d'herbages, il subira des modifications qui l'amènent à ressembler au cheval que l'on connaît aujourd'hui. Pendant 15 millions d'années, le cheval occupera les grandes prairies du centre du continent américain. Puis une grande migration s'amorcera. Les équins utiliseront le même chemin pour lequel avaient opté les autochtones à l'origine de nos Indiens, mais en sens contraire. Ils emprunteront le détroit de Béring, alors recouvert de glaces. Ainsi, ils s'étendront sur le continent eurasiatique. Quand les Espagnols terrorisent les civilisations sud-américaines, c'est en fait le retour du cheval au lieu de sa naissance.

Les habitants de la Caroline du Nord connaissent depuis toujours une population de chevaux qui se reproduit sur les bancs de sable qui encerclent leur État. Ces chevaux, d'origine espagnole, se sont échappés de navires y ayant fait naufrage au XVI<sup>e</sup> siècle. Des tentatives de colonisation ratées auraient également fourni une certaine proportion de la population de chevaux sauvages qui existe aujourd'hui en Amérique du Nord. Les chevaux sur lesquels galopent les Amérindiens des Plaines centrales américaines leur ont été donnés ou échangés. Bien entendu, de nombreux individus échappés par les explorateurs ont contribué à former des populations considérées comme vivant tout à fait librement. L'Iroquois à dos de cheval est un mythe.

La date à laquelle le premier cheval arrive à Québec est bien connue. Cet animal constitue un cadeau de la compagnie de traite des habitants au gouverneur Charles Huault de Montmagny. Nous sommes le 25 juin 1647. Depuis 39 ans, les Français vivent en Canada sans jamais y avoir amené de cheval. Les ânes, quant à eux, sont arrivés depuis longtemps. Quand le spécimen en question est extirpé de la cale du navire de la compagnie et poussé à l'eau, les Montagnais et les Algonquins qui attendent sur le rivage sont anxieux de le contempler. Guidé par deux barques qui le dirigent vers la rive, l'animal se hisse péniblement sur la berge. Selon les Amérindiens, il n'est qu'un original français. Ils sont toutefois surpris par la grande docilité de l'animal.

L'année 1663 représente une date mémorable pour l'ensemble de paysans qui vivent au Canada. C'est effectivement à partir de ce moment que le roi accepte de les percevoir comme de véritables colons français. Quelques années plus tard, il expédie le régiment de Carignan qui est voué à régler une fois pour toutes le problème que représente la menace iroquoise. À partir des écuries royales, un certain nombre d'envois de chevaux aura lieu. Bien entendu, le peuplement est lent, car la moitié des individus ne peuvent survivre au voyage. En 1681, il existe 78 chevaux en Nouvelle-France. Ils sont de race espagnole, turque, normande et arabe. Les paysans veulent bien héberger une des bêtes, mais le prix à payer en cas de décès fait peur à plus d'un. Le dédommagement demandé représente environ le salaire d'un chirurgien. Pour les 20 prochaines années, il n'y aura plus aucun autre apport extérieur à cette population. En 1700, ils sont au

nombre de 684. Ces croisements répétés au sein d'un petit groupe d'individus auront pour effet de concentrer les caractéristiques propres à chacune des différentes espèces. Naitra la race Canadienne, une race de chevaux de taille moyenne, capables de travailler dans les pires conditions et de se contenter d'une nourriture rare et pauvre. Au milieu des années 1800, 150 000 individus constituent la race canadienne. L'émigration des Canadiens-Français, souvent illustrée par la charrette tirée par le cheval et à l'arrière de laquelle est attachée une vache, contribuera à faire diminuer le nombre de chevaux au Canada. La mécanisation les relèguera aux oubliettes et leur acquisition par les Américains y fera pour beaucoup. De sorte que 20 ans plus tard, il n'en reste que 400. Le Dr Couture, médecin vétérinaire impliqué, prendra les choses en mains afin de les protéger.

En plus d'avoir remplacé le bœuf pour labourer les terres de la colonie, le cheval a été l'objet d'une grande popularité. La jeunesse canadienne élevée d'une façon assez libertine eut un coup de cœur pour la promenade à dos de cheval. Chacun des jeunes hommes d'une famille élevait le sien et ne manquait pas de soutirer un peu de nourriture aux autres bêtes de l'étable, pourtant plus utiles, afin de le favoriser.

Les jeunes Canadiens, très orgueilleux, se regroupaient et galopèrent autour de l'église lors du service dominical, ne manquant pas de monter sur le parvis et d'effrayer les paroissiens. À l'heure du sermon de monsieur le curé, le bruit des cales obligeait souvent ce dernier à hausser le ton. Bientôt, les autorités de la colonie sont mises au courant de la situation et appréhendent une détérioration de la condition des Canadiens. La milice était formée et l'avantage qu'ils avaient sur les Anglais était dû à leur condition physique. Aller à cheval quotidiennement au lieu de marcher en raquettes n'allait-il pas les défavoriser en bout de ligne? Il fallait faire quelque chose afin d'empêcher la population de « s'efféminer ». En plus, le peu de nourriture qui était en possession des habitants devait servir à alimenter les animaux utiles. La décision était prise : dorénavant, chaque habitant ne pourrait posséder que deux chevaux adultes et un jeune. Défense de les faire pacager ensemble. Dans une famille qui pouvait compter souvent jusqu'à six jeunes hommes d'âge encore mineur, l'acceptation était difficile. La proposition de les abattre et de manger les animaux excédentaires n'eût pas l'heur de plaire aux jeunes propriétaires. Manger du cheval ? jamais! On se tourna alors vers les Indiens auxquels on en vendit comme de la viande de bœuf.

### **LES OVINS**

Le climat rigoureux du Canada obligeait tous les habitants sans exception à se vêtir convenablement et les ménagères transformaient la laine des moutons pour en faire des étoffes. La viande de mouton, bien que peu appréciée, pouvait à l'occasion combler les besoins lors de famines comme la colonie en a connu si souvent.

Ce sont les étables des congrégations religieuses féminines comme les Ursulines de Québec et les religieuses de Marguerite Bourgeoys qui en comptaient un bon nombre d'individus. Faciles à manipuler, les ovins ont toujours été présents, et ce dès les débuts de la colonie.

### **LA VOLAILLE**

À l'époque du régime seigneurial, le petit propriétaire d'une concession doit payer chaque année ce qu'on appelle des cens et rentes. On s'en acquitte partiellement en donnant des poulets au seigneur. Les familles peuvent tous compter sur une certaine population de poules, d'oies et parfois de dindons. Leur apport en œufs et en viande est ainsi assuré. Lors du mariage de sa fille, le père ne manque pas de doter la jeune mariée de quelques animaux. La description du cadeau paternel est bien inscrite sur le contrat de mariage et consiste souvent en 6 à 8 poules et leur coq.

### **LES CHIENS**

Aussi surprenant que cela puisse paraître, il y avait dans l'entourage des Iroquois des chiens qui vivaient au sein de la population. On les décrit comme des chiens de bonne taille et à poil long. Les missionnaires canadiens qui ont séjourné parmi les Iroquois rappellent l'utilité de ces chiens. En plus de servir d'animal de compagnie pour la jeunesse, ils étaient souvent incorporés au menu du festin tenu en l'honneur de la visite d'une robe noire. Souvent improvisées, ces soirées de réjouissances étaient caractérisées par la préparation d'une espèce de bouilli dont les constituants étaient la viande restante du dernier orignal abattu, qui datait bien souvent de quelques jours, le maïs, les courges du jardin, et un peu de poisson. Jugeant le mélange pas assez consistant, on y ajoutait souvent un chien qui avait eu la mauvaise idée de s'approcher un peu trop de la marmite. La pauvre bête mijotait et le poil qui s'en détachait donnait une certaine texture au mélange dont la sensation en bouche n'avait d'égale que la saveur.

Le chien, ou plutôt la chienne, la plus célèbre de l'histoire de la Nouvelle-France demeure Pilote, la fidèle compagne de Lambert Closse. Closse était le major de la milice de Ville-Marie et il s'était à plus d'une occasion frotté aux Iroquois. Pilote faisait la garde et lors de ses patrouilles autour des fortifications et n'avait pas son égale pour débusquer les ennemis dans les buissons. Chaque fois que certains d'entre eux décidaient de s'approcher du fort français, ils étaient aussitôt découverts et les jappements répétés de Pilote avertissaient inmanquablement la population.

### **LES CHATS**

Qui dit navires dit vermine et qui dit vermine dit chats. Les bateaux abritaient un grand nombre de rongeurs indésirables. C'est pourquoi chaque navire pouvait compter sur sa famille de félidés appelés à exterminer les rats et les souris. Lors des fouilles de la Place Royale à Québec, à l'endroit où était construite l'habitation de Champlain, on a retrouvé des ossements de chats. Par contre, jamais n'y a-t-on trouvé des squelettes présentant des traces de coupes. On peut ainsi avancer qu'ils ne servaient pas à l'alimentation humaine.

Dans les foyers canadiens-français, les chats n'étaient pas légion. Il faut se rappeler que la France a connu de terribles guerres de religions et que plusieurs adeptes, catholiques ou protestants, y ont laissé leur vie. Les catholiques, de plus, considéraient le chat comme la réincarnation du démon. Ils ne se gênaient pas pour les obliger à grimper à un arbre pour ensuite y mettre le feu. Les familles françaises étaient donc peu enclines à

se doter d'un chat comme animal de compagnie. Il en fut tout autre chez les Anglais venus coloniser la Nouvelle-Angleterre. C'est pourquoi, la population de chats a connu, chez nos voisins, une croissance de beaucoup supérieure.

Les Amérindiens, c'est bien connu, vivaient en harmonie avec toutes les bêtes avec qui ils entraient en contact. Ils les connaissaient tous. C'est pourquoi, chaque fois que les Européens leur faisaient connaître un animal inconnu, leur curiosité était piquée. Le chat ne fit pas exception et quand les missionnaires les ont introduits chez les autochtones, ils sont vite devenus des dieux capables de guérir les maladies dont étaient affligés les enfants. Parfois la jeune personne passait au travers. Peut-on y voir là un embryon de zoothérapie?

## LA TOURTE

À l'arrivée des premiers explorateurs en Amérique du Nord, une espèce d'oiseaux y vivait en très grand nombre et a donné lieu à plusieurs citations qui sont demeurées célèbres. Pierre Boucher a dit qu'elles étaient tellement nombreuses que d'un seul coup de fusil on pouvait en tuer de 40 à 50, mais que plus souvent on en tuait de 8 à 12. Le père Charlevoix considérait que la seule idée que ces oiseaux avaient en tête c'était de se faire tuer. Champlain, témoin de nombreuses arrivées de ces volatiles, a dit que lorsqu'elles envahissaient le ciel, celui-ci demeurait obscurci pour plusieurs minutes.

La tourte, de couleur grise, s'apparentait au pigeon et à la tourterelle triste. Le mâle se distinguait par sa poitrine rouge. Arrivées au terme de leur migration, elles envahissaient les forêts de feuillus et retrouvaient leur nid. On pouvait dénombrer jusqu'à 40 nids par arbre. Les Amérindiens, quant à eux, se servaient de filets qu'ils plaçaient dans les forêts. Les oiseaux s'y prenaient infailliblement. Malheureusement, le goût de leur chair à l'arrivée de leur voyage en provenance du Sud n'est pas très savoureux. C'est pourquoi, les Français les capturent vivantes, leur brisent une aile et les placent au grenier de leur maison. Elles y sont nourries au grain pendant l'été. À l'hiver, on leur brise le cou et on les mange une à une.

Y a-t-il un lien entre la tourte et la tourtière? Essayons d'y voir un peu plus clair. Tout d'abord il faut savoir que le mot tourtière existait en France bien avant la découverte de l'Amérique et qu'il désignait un plat dans lequel on pouvait cuire une tourte, la tourte étant ici le nom donné à une pâte. On constate donc qu'on peut farcir une tourte de viande de perdrix et la faire cuire dans une tourtière, sans nécessairement obtenir une tourtière. Il est donc fort probable que nos ancêtres ont donné le nom de tourtière à un pâté à la tourte, mais que par la suite et suivant la disparition de l'oiseau en question, il est parvenu jusqu'à nous en désignant un pâté à quelque viande que ce soit.

Peu à peu, les tourtes se feront de plus en plus rares. Au milieu des années 1800, elles se font toujours plus discrètes. Le dernier spécimen, une femelle prénommée Martha, meurt le 1er septembre 1914, au jardin zoologique de Cincinnati. Les nationalistes trouveront un peu de mélancolie dans cette description voulant qu'au printemps 1760, Lévis, obligé de se rendre, ait brûlé ses drapeaux sur l'île Ste-Hélène. Une volée de tourtes arrivait au même moment et couvrait le ciel. Quand elles se furent dispersées, le ciel français

depuis tant d'années était devenu britannique.

## LE CASTOR

Le castor est-il un poisson ou un mammifère? Voilà une question que les habitants de la Nouvelle-France se sont posée à une époque où le jeûne et l'abstinence était si à la mode. Imaginez que si vous faites le décompte, la quantité de jours durant lesquels l'habitant ne pouvait manger que du poisson atteignait autour de 155 journées. Il en faut du poisson pour répondre à une telle demande. C'est ainsi que les pêcheurs européens, amenés à s'éloigner de plus en plus des rivages afin d'en prendre de grandes quantités, se virent obligés de s'éloigner graduellement des côtes. Il arriva qu'à un moment, et en vertu de vents défavorables certains pêcheurs se retrouvèrent sur les bancs de Terre-Neuve

Le colon a avantage à voir la viande de castor être considérée comme du poisson. Une fois, la peau retirée, la viande de castor pourrait ainsi être écoluée durant les jours de jeûne. On commence à stipuler que la queue, qui lui permet de se propulser sous l'eau confirme qu'il s'agit d'un poisson. On en conclut que tout ce qui touche à la queue se révèle être du poisson. Le train antérieur, quant à lui, garde sa nature de viande.

## CONCLUSION

Les premiers explorateurs ont donc amené avec eux, malgré des conditions difficiles, des animaux vivants afin de s'assurer de la présence des aliments avec lesquels ils étaient familiers dans leur pays natal. Malgré un environnement hostile qui obligeait à prendre des précautions afin d'assurer un certain confort à ces bêtes, elles ont réussi à s'implanter et à survivre malgré les conditions peu favorables.

Les races canadiennes de bovins et de chevaux constituent des mémoires de notre histoire. Elles ont traversé tous les grands moments qui ont marqué notre passé. Dommage qu'elles ne puissent nous les raconter.

Claude Deslandes,  
Médecin vétérinaire, Victoriaville, Qc

Texte de la conférence présentée le dimanche 2 mai 2004, au brunch-causerie de la SCPVQ, Le dr Olivier Garon présente les points importants de la biographie de M. Claude Deslandes à cette occasion.





## LE SERVICE DE LA SANTÉ DES ANIMAUX : Série IV (de 1939 à 1944)

*Jean-Baptiste. Phaneuf, médecin vétérinaire, historien Septembre 2003*

**Révision, Mai 2004**

Il y avait plus de trois ans que le gouvernement Duplessis était au pouvoir. À l'automne de 1939, c'était la guerre. À Ottawa, beaucoup d'opinions étaient émises au sujet de la participation du Canada à un conflit en dehors des limites du pays. En septembre, le Canada, s'alignant sur la Grande-Bretagne, déclarait la guerre à l'Allemagne et à Hitler. Des volontaires s'enrôlaient dans l'armée pour aller combattre en Europe. À Saint-Hyacinthe, un camp militaire était levé et des baraques étaient construites sur des terrains du gouvernement provincial et de l'École de laiterie. Ces baraques donnaient sur un chemin partant de la rue Dessaulles et qui allait jusqu'à la voie ferrée. Il sera connu beaucoup plus tard sous le nom de montée Saint-Éloi.

À Québec, le gouvernement de l'Union nationale connaissait certaines difficultés financières: ses opinions lui fermaient des portes. Aussi est-ce avec une certaine surprise qu'on apprenait le 24 septembre que Duplessis avait remis la démission de son gouvernement et que des élections étaient prévues pour le mois suivant. Un mois de campagne électorale.

Le 25 octobre, l'Union nationale devait s'avouer vaincue, battue par le parti libéral, 14 députés élus contre 70 pour les libéraux qui revenaient au pouvoir (2)

Nouveau branle-bas à Québec. C'est l'honorable Adélar Godbout qui reprenait la barre de premier ministre; T.-D. Bouchard, député de Saint-Hyacinthe, qui avait été chef de l'Opposition sous le gouvernement de Duplessis, acceptait la responsabilité du ministère de la Voirie. En décembre, avec l'ingénieur de son ministère, il partait pour l'Ontario voir les travaux du Queensway. L'année suivante, il lançait les travaux de la route qui allait porter, beaucoup plus tard, après quelques modifications de parcours, le nom de Jean Lesage, mais qui, pour lors, portait un nom beaucoup plus prosaïque, celui de route 9.

-- On dit que Bouchard en avait fait le tracé en plaçant une règle sur une carte, et en tirant une ligne, le plus court chemin entre Québec et Montréal.



*L'Honorable Adélar Godhout,  
premier ministre et ministre de l'Agriculture  
1939-1944*

Dans la région de Saint-Hyacinthe, légère déviation, cependant, pour permettre à la route de traverser la ville. Les premiers segments, entre Saint-Hyacinthe et Longueuil, furent construits dans les années qui suivirent et on entreprit également l'érection d'un pont sur le Richelieu, entre Beloeil et Saint-Hilaire. La route est restée longtemps une route à voie unique: c'était, pour Duplessis, une initiative libérale.

### RETOUR DE LA DIVISION DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

Le premier ministre Godbout, agronome de profession, reprenait la barre de premier ministre, mais il reprenait également les rênes du ministère de l'Agriculture. Les structures de ce dernier furent modifiées quelque peu et le service de la Santé des Animaux redevint la division de Médecine vétérinaire (3). Le docteur J.-M. Veilleux demeurait cependant en poste comme responsable de la division de médecine vétérinaire.

Un autre changement à la structure de 1936 fut de faire dépendre la division des Animaux à fourrure, créée comme service du ministère de la Colonisation en 1930 et qu'on avait intégrée au ministère de l'Agriculture et au service de la Santé des animaux en 1937, du service de l'Industrie animale (4). Son responsable était un monsieur Simard. Les activités de la division n'ont pas changé pour autant et ont conservé la même orientation, comme l'indiquent les rapports du ministre de l'Agriculture au Lieutenant-Gouverneur (5)



# MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

PROVINCE DE QUÉBEC

DIVISION VÉTÉRINAIRE

Montréal, 9 février 1944,

Chez les bovins, les épreuves de contrôle de la tuberculose se continuent et deux programmes s'appliquent dont celui des zones réservées. Des 38 905 têtes éprouvées, 4 424 se sont avérées réactrices; le gouvernement a dépensé plus de 20 000,00\$ pour défrayer le coût des vétérinaires du fédéral. Pour le programme de surveillance, il y avait une compensation de payer pour les réacteurs: 6,00 à 12,00\$ pour les sujets croisés et 12,00 à 20,00\$ pour ceux de race.

Une autre maladie qui est l'objet de l'action gouvernementale, c'est l'avortement contagieux qui provoque de sérieux dommages dans les troupeaux laitiers. Elle est l'objet d'un programme où les vétérinaires praticiens prennent les échantillons de sang et donnent des conseils appropriés aux éleveurs. Quelque 3160 troupeaux comprenant 56 966 têtes furent éprouvée dont 1 621 sujets se sont révélés réacteurs. On a essayé la vaccination des veaux comme moyen de contrôle de la maladie.

La mammite bovine est également l'objet de surveillance. La vaccination des troupeaux telle que recommandée par l'Institut Rosell fut remplacée par la classification des bêtes selon la qualité de la glande mammaire. Elles étaient classifiées en quatre catégories:

- la 1ère, les bêtes saines;
- la 2e, celles qui présentent des lésions de peu de gravité;
- la 3e, celles qui présentent des lésions de quelque gravité avec altérations du lait;
- la 4e, les vaches qui montrent des lésions graves et méritent d'être éliminées.

On recommandait de faire la traite en suivant l'ordre de ces catégories, les vaches saines étant traitées les premières.



*Monsieur Adrien Morin  
Sous-ministre de l'Agriculture*

D'autre part, des enquêtes ont été menées et l'immunisation a été pratiquée pour le contrôle du charbon symptomatique, de la septicémie hémorragique et oui, du charbon bactérien. On a traité des vaches contre la stérilité et on a fait quelques essais d'insémination artificielle chez 56 vaches.

Chez les chevaux, l'anémie infectieuse se rencontre encore, mais elle paraît en régression. On a diagnostiqué moins de nouveaux cas et la maladie s'observe dans moins de comtés. On ne fait plus mention de l'encéphalomyélite. La vaccination contre le charbon bactérien a été continuée. Cette maladie se rencontre depuis quelques années dans le comté de Bellechasse.(3)

Le rapport de 1943-44 fait mention de nouveautés: l'entérite infectieuse chez le porc et des problèmes de nutrition chez le porc, les bovins et les volailles. Sans doute la conséquence du retour des études du docteur Nadeau.

Au laboratoire vétérinaire de Québec, la fabrication d'antigène par le docteur F. Trudel pour la vaccination des veaux, le diagnostic de la brucellose bovine ou de la pullorose aviaire constituent des éléments

**Le VÉTÉran volume 19-Hiver 2005/ Page 10 sur 12**

importants du travail. On constate également une augmentation du nombre des autopsies et des examens bactériologiques. On y relève aussi quelques examens hématologiques et histopathologiques et on signale 49 expérimentations. On reconnaît là l'action du docteur Paul Genest.

À l'automne de 1940, Joseph-Désiré Nadeau qui, en juin, avait obtenu son diplôme de médecin vétérinaire, son D.M.V., recevait une bourse et allait à Ames, Iowa, poursuivre des études supérieures en nutrition et en alimentation animales. C'était en effet une nécessité pour fournir aux cultivateurs des renseignements sur la façon de bien nourrir les animaux. Il allait étudier dans une région où l'élevage du porc était intensif et il y prendrait certes des notions intéressantes sur les maladies du porc.

L'idée était bonne, mais le docteur Nadeau ne se doutait sans doute pas que ces deux matières, Nutrition et Alimentation et Maladies du porc, seraient l'objet de ses préoccupations une grande partie de sa vie.



*Docteur J.-Désiré Nadeau -*

Un finissant de la même promotion, le docteur Paul Marois, recevait lui aussi, l'année suivante, une bourse d'études, grâce également au Dr J.-M. Veilleux, pour aller étudier, lui, avec le docteur Armand Frappier à l'Institut de bactériologie et d'hygiène de l'Université de Montréal. J'ai cru comprendre qu'avant d'entreprendre ses études de maîtrise, il avait dû faire des études à la faculté des Sciences. Lorsqu'il eut terminé sa Maîtrise-ès-Sciences, en 1945, il décidait de demeurer avec le docteur Armand Frappier. Et c'est comme ça qu'on le retrouve, en 1958, à Laval-des-Rapides, à l'Institut Armand-Frappier où il prend l'initiative de mettre sur pied un laboratoire de virologie vétérinaire. (4)

Dans cette période, le service perdait cependant un de ses spécialistes, le docteur Doyon qui était plus spécialement chargé de répondre aux problèmes de reproduction chez la jument. Le docteur Doyon laissait son poste pour aller travailler dans la région de Mont-Laurier avec le docteur Grignon et la pharmacie vétérinaire fondée par le père de ce dernier. Il s'établira plus tard à La Sarre, Abitibi. Il est remplacé à la division par le docteur Philodore Choquette qui, entant qu'étudiant, avait travaillé avec le docteur Doyon.

Durant cette période, il semble que se soit produit un changement dans le domaine de la pathologie aviaire. Qu'advient-il du docteur Georges Rajotte, notre premier pathologiste aviaire? Il semble disparaître de la médecine vétérinaire provinciale. Se serait-il créé un nid au Collège Macdonald? Nous l'ignorons. Les archives de l'Ordre des médecins vétérinaires nous rappellent qu'il est décédé à Montréal en juillet 1957 (8).

Nous avons appris depuis que le docteur Georges Rajotte s'était enrôlé dans la milice canadienne en 1941 et qu'il était allé combattre en Asie, à Singapour. De retour au Canada après la guerre, il aurait été à l'emploi du ministère fédéral de l'Agriculture, section de l'inspection des viandes (8a).

A la suite de son départ, on assiste au passage du docteur Gérard Lemire de l'école d'Oka au service de la Santé des animaux et à son émergence comme spécialiste de la pathologie aviaire et propagandiste de l'épreuve rapide du dépistage à la ferme de la pullorose chez les volailles fournissant des oeufs aux couvoirs. Son bureau était situé au 515 de la rue Viger où le docteur Pratte était directeur. Le docteur Lemire était un des trois agronomes qui, après l'obtention de leur B.S.A., avaient entrepris des études en médecine vétérinaire à l'université Cornell de l'État de New York.



*Docteur Gérard Lemire*

En 1942, le docteur J.-M. Veilleux se voit décoré du Mérite agricole par le premier ministre Godbout. L'année suivante, il décide de délaissier tout à fait l'enseignement. Directeur du service de la Santé des animaux depuis 1937, il cumulait en même temps la charge, sinon de directeur des études, du moins de professeur à Oka. Comme le faisait remarquer un élève du temps, le docteur Dumas, (10) chaque début de semaine le voyait à Oka, pour ses cours, mais il partait, le mardi soir, pour Québec. ". Désormais, il travaillera entièrement à Québec.

Cette année-là, il amenait avec lui un professeur de pathologie, assistant du docteur Panisset à Oka, 1950, séparait encore la section de sérologie du laboratoire de celle de diagnostic. Le docteur Paul Genest profita de son séjour. Celui-ci s'installa dans le laboratoire vétérinaire du docteur Trudel, au septième étage de l'édifice de l'Agriculture. Il s'y créa quasi un petit royaume en y aménageant un laboratoire de diagnostic. Il me dit un jour que c'est lui qui avait fait ériger le mur vitré durant les années à Québec dont il profita pour entreprendre des études supérieures à l'université Laval où il obtint un Doctorat ès Sciences en 1947.



Laboratoire vétérinaire de Québec  
Section diagnostic 1955

Les plus vieux vétérinaires s'en souviennent : à la fin des années 1940, l'automobile des médecins vétérinaires portait une plaque identifiant la profession (13).

Il est bon de rappeler quelques articles au crédit des professionnels du service de la Santé des animaux, pour faire connaître leurs observations et leurs travaux et renseigner les vétérinaires et les éleveurs. Les voici:

**Trudel, Ferdinand.** L'avortement contagieux des bovidés dans la province de Québec. C.J.C.M., Vol. IV, (1), 1940.

**Lemire, Gérard.** Les maladies des volailles. C.J.C.M., VI. (12), 1942

**Trudel, Ferdinand,** Calfhood Vaccination against Brucellosis in the Province of Québec. C.J.C.M., Vol VU1, (4) 1944

**Veilleux, J.-Maxime.** Le contrôle de la brucellose bovine au Québec C.J.C.M.

**Nadeau, J.-Désiré.** Prévention et contrôle des maladies chez le porc. Conférence

## BIBLIOGRAPHIE

- 1- Black, Conrad.. Duplessis. Éditions de l'Homme, 1977, pp.et
- 2- Godnoug
- 3- Division de médecine vétérinaire, dans Rapport du MA. au L.G. 1940
- 4- Division des animaux à fourrure, dans Rapport du MA. au L. G. 1941
- 5- Division de médecine vétérinaire, dans Rapports du MA. au L.G. 1940 à 1944
- 6- Division de médecine vétérinaire, dans Rapport du MA. au L. G. 1943 à 1944
- 7-Marois, Paul, Information personnelle, mai 2002
- 8-Trudeau,Mme, Information personnelle, août 2003
- 8a- Phaneuf, Louis-Philippe, Information personnelle, 2 mai 2004
- 9- Veilleux, J.-M, Lettre au Collège, février 1942. Remerciement pour décoration du Mérite agricole
- 10- Dumas, Benoît, Information personnelle, mai 2001
- 11- Genest, Paul, Information personnelle, mai 1992
- 12- Lemire, Gérard, Lettre au Dr Arthur Rajotte, député, 19 juin 1943.
- 13- Pratte, Antonio. Lettre au Dr Gérard Lemire, 9 février 1944

**N'oubliez pas le :**

**BRUNCH ANNUEL DE VOTRE SOCIÉTÉ  
LE DIMANCHE 1er MAI 2005, à 10 heures 30  
À L'HOTEL GOUVERNEUR  
1200, RUE JOHNSON  
SAINT-HYACINTHE**